

L'histoire engloutie des boys band

S'appelaient Filip, Adel et Franck. Brian, Roman, Quentin et Steven. Ou encore Chris, Gérard, Marlon, Mika et Andrew. Même pas des pseudos, leurs vrais prénoms ou presque. Tenues à mi-chemin entre patinage artistique et Intervilles, clips lunaires, bien sûr que vous savez de qui je parle. De ces étoiles filantes qui ont zébré le ciel de la deuxième moitié des années 90. Mais on ne peut réduire le phénomène boys band aux trois années où il a régné sur l'industrie musicale. Avant-gardiste, il prémaît les révolutions qu'ont été la télé réalité et les réseaux sociaux. D'ailleurs, le style 90's ne revient-il pas à la mode ? L'occasion de se pencher sur l'histoire engloutie de nos boys band préférés. Une tragédie même pas grecque, sauf leurs bustes d'apollons qu'ils exhibaient été comme hiver.

On trouve très peu de reportages retraçant cette aventure singulière, encore moins de livres ou d'articles dignes d'intérêt. Comme si une force extérieure avait voulu les effacer de notre mémoire collective. Les matrixer pour reprendre un référent commun aux années 90 et 2020. L'autre explication, plus prosaïque, veut que les boys band viennent d'une époque si éloignée qu'il ne reste que peu de témoignages de leur présence sur terre. Une époque antérieure au 11 septembre, à internet. Les portables se rechargeaient par Mobicarte avec SMS facturés à l'unité et les Bleus n'avaient pas ramené la coupe à la maison. En France, c'était Chirac, version marionnette des Guignols et « Mangez des pommes ». Un temps que les moins de 30 ans ne peuvent pas connaître. Musicalement, on était à la croisée des mondes. Après le punk, la techno, le grunge, les majors devaient trouver un nouveau concept pour inonder les ondes. Et comme souvent, le vent est venu d'outre-manche.

Take That, Backstreet Boys, surtout les Worlds Apart avec leur reprise toute en patate chaude d'un tube de Goldman (🎵 Je te donne toute mes difféw'ences... 🎵). Le concept consistait à composer un bouquet de bellâtres qui étancherait le phantasme de chaque jeune fille en fleur. Le brun ténébreux, le musculeux etc. Qu'importe qu'ils soient en couple ou homos (chuuut, secret de polichinelle), ils devaient singer le petit ami idéal. Gentil et sportif, qui niquait la mère à personne, pas même celle des flics. Car, l'air du temps était à la *positive attitude* au point que le gouvernement pouvait se permettre les 35h. Certes le Sida, le chômage de masse. Mais l'urgence climatique n'était pas un sujet, hormis pour quelques zoophiles du Larzac. Aucune guerre contre le terrorisme, aucun bateau rempli de migrants venant se fracasser sur nos côtes. Et la musique dans tout ça ? Une formalité une fois le groupe formé. Des auteurs et compositeurs de l'ombre n'avaient plus qu'à concocter

des tubes entêtants aux paroles sirupeuses. Un seul objectif : se noyer dans une piscine de pétrodollars.

Alors, les requins des maisons de disques ont mis leur plan à exécution. Et le résultat a dépassé toutes les espérances. De 1996 à 1999, les boys band squattaient papiers glacés et émissions de télé, raflaient disques d'or, de platine. On parlait raz-de-marée, on parlait révolution. Pour prendre la mesure de la vague, les 2be3 c'est 5 millions de disques vendus. Des années de folie où ces artistes du jour au lendemain ont claqué sans compter. Pourquoi mettre de côté quand tout vous sourit ? Succès fulgurant qui n'a pas profité qu'aux seuls chanteurs. Maisons de disques aussi et surtout, salles de concert, radios, annonceurs, télévisions, magazines (qui se souvient d'OK Podium ?), industrie musicale évidemment, grandes surfaces, grossistes, intermédiaires en tout genre. Tous ceux qui leur riront aux nez quand le vent aura tourné.

Victimes volontaires, les garçons restaient prisonniers du système qui les gavait comme des oies. Leurs moindres faits et gestes étaient soupesés, jusqu'à la mèche tombant négligemment sur le front. Obligation de sourire ultra blanc pour des fans au bord de la syncope ou pour la promo de leur nouveau CD 2 titres : « Aime moi ou je meurs ». Obligation d'éviter les sujets qui fâchent au point de passer pour des attardés : « Mon animal préféré ? Le cheval. Ma couleur préférée ? Le violet... hum, non, le rouge ». Simples produits de consommation, la liberté, ils ne faisaient que la chanter.

Bien entendu, cette célébrité expresse était ingérable pour ces gamins souvent issus de milieux modestes. Pas préparés, mal conseillés, leurs ailes ne pouvaient que brûler. Il est vrai que les Français n'avaient pas connu pareil hystérie depuis Cloclo (peut-être un boys band avant l'heure). Sans filet, les néo-gladiateurs ont été jetés en pâture à une plèbe avide de pecs et de jeux. Aveuglés par le sable chaud, étourdis par les cris des femmes qui se jetaient à terre pour embrasser leurs sandales sanglantes, ils n'ont pas compris que leur gloire était quart d'heure et qu'elle touchait à sa fin. Comme c'est logique de ne vivre que pour l'instant quand il est plaqué or et qu'on n'a que 20 ans. Grandeur, démesure. Plus dure sera la chute.

Lâchés par leurs créateurs, conscients de les avoir essorés au-delà du possible, dépassés par l'ouragan Spice Girls et bientôt supplantés par les comédies musicales, les garçons ont chuté de leur piédestal. En six mois, ils n'étaient plus que des ringards que les rigolards conspuaient à chaque sortie. Lynchés sur la place publique, l'arène transformée en potence. Le monde du spectacle, véritable fausse aux cons, les a bazarés comme un mouchoir honteux après le film du samedi soir. Ils n'auront, contrairement aux anciennes starlettes du porno reconverties journalistes ou influenceuses, égéries de mode ou écrivaines, jamais droit à une seconde chance. Ça doit être ce qu'on appelle le privilège masculin. Aussi, le boys band est sans aucun doute le genre musical français ayant connu le destin le plus brutal. En comparaison,

les rappeurs, assis grassement sur leurs quarante ans, mènent des vies de notables de province.

Le cas le plus symbolique de ce qu'on a appelé un peu vite « la fatalité des boys band » reste bien évidemment celui de Filip Nikolic. Le « leader » des 2be3, seul groupe où les boys étaient vraiment une bande. Filip était l'incarnation du phénomène. Enfant d'immigrés yougoslaves, il a grandi à Longjumeau, banlieue sud et grise du 91. Vantant le vivre-ensemble (le vrai, pas le black-blanc-beur), le dépassement de soi, les 2be3 n'ont jamais caché venir d'une cité et en être sacrément fiers. Comme ses frères d'armes, Filip n'a cessé de courir après la célébrité comme le bonheur dans le pré. Mais elle avait filé pour de bon. Il avait tenté un retour, un autre, parié sur le septième art. Malgré toute la bonne volonté du monde, il n'avait dégoté qu'un petit rôle dans la série Navarro, oui, vous savez, Roger Hanin. Sur sa maigre filmographie figure *Simon Sez : sauvetage explosif*, nanar de haute volée où il partage l'affiche avec Dennis Rodman et Van Damme. Déprime, alcool, etc. Et ce putain de téléphone qui ne sonne plus. Le gendre idéal, père d'une fille de quatre ans, s'est éteint en 2009 d'une overdose médicamenteuse, emportant avec lui les derniers espoirs de cette fin de XX^e siècle.

A la rubrique faits-divers, je demande Quentin Elias, leader d'Alliage. Elevé à Marseille par une mère Algérienne, il a quitté sa province à 18 ans, comme le grand Charles. Cherché les lumières, tutoyé le firmament. En 1999, le jeune homme tente une carrière solo qui n'arrivera pas. Alors, comme les autres, c'est le désert, à s'en brûler les pieds. On rapporte qu'il a été barman et kébabier avant de s'envoler, une nouvelle fois, vers les néons colorés du premier monde. Les années ont passé et vers 2010, il a refait (un peu) parler de lui. De son exil new-yorkais où il fanfaronnait sur son american dream, la France a découvert le nouveau Quentin, alias Q. Montagne de barbaque, des lèvres gonflées à l'hélium et des casquettes de base-ball vissées sur le crâne. C'est qu'à défaut d'être parvenu à relancer sa carrière musicale, l'ancien chouchou des filles était devenu une icône gay à la petite semaine. Un homme au phrasé hésitant, incapable d'avouer sa sexualité. Peu avant sa mort, il était revenu en France par la petite porte, celle des émissions de télé-réalité débiles qui attirent des « has-been » pour se payer leur pomme. Son décès à New-York en 2014, certainement dû à un excès d'anabolisants, a cristallisé une haine incompréhensible

. Les chefs d'Etats qui ordonnent le bombardement de populations civiles n'ont pas droit à de tels tombereaux d'insultes à l'annonce de leur trépas. Lui, si. Après tout, il n'était que le bouffon d'Alliage, cette pédale ! Des fois, les gens sont simplement bêtes. Et très méchants.

Derrière ces cas, se cachent des trajectoires moins dramatiques bien que tous aient terriblement souffert de cette « petite mort ». Il y a ceux qui n'ont jamais quitté le jeu,

quitte à se satisfaire de parterres de supermarché. Tant qu'il restera des miettes de paillettes et surtout le plaisir de la scène, ils s'éclateront comme à leurs 20 ans.

Il y a ceux qui ont disparu des radars médiatiques pour s'épanouir professionnellement. Devenus, à ce qu'ils prétendent, chef d'entreprise, directeur artistique ou homme d'affaires. D'autres, n'ayant plus d'adolescentes à duper, sont sortis du placard et mènent la vie qui est la leur.

Il y a ceux qui triangent dans les Bermudes après des come-back désolants. Autre nom, autre vie. Genre programme de protection des témoins. A qui on demande chaque mois : « On s'est pas déjà vu quelque part ? » « Non, je crois pas. Mais on me le dit très souvent haha. »

Il y a ces millions de fans qui repensent avec nostalgie au poster gondolé qui veillait sur leurs nuits. Qui n'ont que tendresse pour ces jeunes hommes qui n'avaient rien demandé à personne, sinon le ciel et les étoiles entre elles.

Icares retombés sur le pavé, leur épopée acidulée restera dans l'histoire. Sans grand H à la con. Des histoires de firmament et d'addictions, de dépressions, de chutes, de rechutes et de disparitions ninja. De vies sacrément rock pour des stars qu'on disait en toc.

JS